

Le coeur, lent paysan

Jean-Marc Frechette, *Le Psautier des Rois*, Saint-Hippolyte, Le Noroît, coll. « Résonance », et Paris, Arfuyen, 1994, 53 pages.

Anne-Marie Fortier

Volume 36, Number 6 (222), December 1995

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/32369ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Fortier, A.-M. (1995). Review of [Le coeur, lent paysan / Jean-Marc Frechette, *Le Psautier des Rois*, Saint-Hippolyte, Le Noroît, coll. « Résonance », et Paris, Arfuyen, 1994, 53 pages.] *Liberté*, 36(6), 141–148.

POÉSIE

ANNE-MARIE FORTIER

LE CŒUR, LENT PAYSAN

Jean-Marc Fréchette, *Le Psautier des Rois*, Saint-Hippolyte, Le Noroît, coll. « Résonance », et Paris, Arfuyen, 1994, 53 pages.

Le *magnificat* continu que constitue la poésie de Jean-Marc Fréchette est par excellence le chant de l'adhésion. Dans cette poésie de l'humilité et de l'abandon en Dieu, tout questionnement le cède à la certitude. Le sentiment d'admiration, de louange et de gratitude y est, au sens fort, plénitude. Pour avoir la beauté d'un acte de grâces, la poésie de Fréchette a aussi, pour ainsi dire, le défaut de sa plénitude. Le texte, comme une sphère pleine, ne respire pas, il est plénier. La louange se lit, elle donne à voir la beauté d'une harmonie, mais le lecteur ne peut s'appropriier pour lui-même le texte, le lire dans la solitude. Le lyrisme ici, pour ne pas laisser d'être personnel, convoque cette part du poète qu'il partage avec la communauté des croyants. Le lecteur est convié à faire chœur avec le poète.

La fraîcheur et la légèreté du dernier recueil de Jean-Marc Fréchette tiennent au fait, admirable, de la foi¹.

1. Après *Le Retour* et *L'Altra Riva* (Trois-Rivières, Écrits des Forges, « Les Rouges-Gorges », 1975 et 1976 respectivement), Fréchette a donné une édition collective de ses poèmes (*Le Corps de l'Infini*,

Avant *Le Psautier des Rois*, l'intensité, la surabondance étaient signes de la présence divine. La description de cette beauté avait pour corollaire l'invitation à s'élever jusqu'à l'abolition de la conscience du monde et du temps, à la négation du temporel au profit de l'éternel. Quasi narrative avant le *Psautier*, la poésie de Fréchette gagne maintenant en sobriété et en ferveur. Au poète qui a désormais retrouvé la foi, nommer, regarder le monde suffit pour le sacraliser. Sa poésie se fait plus humble, sans perdre pour autant son faste ou sa somptuosité.

Construit selon le calendrier liturgique, le recueil reprend, dans leur succession, les fêtes commémorant les préparatifs et la venue du Christ, sa Passion, sa Résurrection et son Ascension. Toutes époques confondues, les récits reprennent les hauts faits de l'épopée du Christ sur la terre. Ce cycle permet d'apercevoir la promesse incessamment recommencée de la naissance et de la résurrection. Le temps s'arrondit, se retourne, s'enroule sur lui-même avec patience. Ce temps ne passe pas, il contient toutes les époques, il unit les vivants et les morts, il répète avec patience la promesse. La mort et la naissance, la venue et la résurrection s'inscrivent dès lors dans la fatalité d'un parcours éternel, inévitable, celui qui donne aux croyants le courage de l'attente et la patience.

Le calendrier liturgique ramène, à chaque jour, la célébration, la louange de Dieu et la réinscription de la fête, avec la gravité de cela qui, venant à l'accomplissement, traverse les couches de significations que les siècles y ont greffées. La répétition des fêtes liturgiques

a ceci de particulier qu'elle renouvelle en même temps qu'elle commémore, elle réaffirme ce qui est déjà là. Chaque fois elle prend acte d'un sens qu'elle transmet comme elle en hérite.

Ainsi cyclique, s'arrondissant sur lui-même, le temps des fêtes liturgiques se détache du temps qui coule. Mieux, il en assure la rédemption, il le sauve et l'élève à la promesse de retour et de renaissance.

*

La lumière qui éclaire la poésie de Fréchette de l'intérieur est celle que donne à toute chose son passage par le cœur, « espace intime » cher à Rilke, lieu de ferveur et de rédemption, qui allume parfois dans le texte une lampe.

Les lampes trouent la nuit et tamisent le temps. Elles sont le filtre par lequel le monde acquiert son rythme, le refuge ou le campement de l'âme effrayée par la nuit. Quand « les ailes de la blancheur éclatent dans l'infini des lamentations » et que les âmes se réfugient en elles-mêmes, « très loin dans l'étendue du Père, brille le troupeau de l'âme² ».

La lampe, comme l'étoile, n'apparaît peut-être qu'avec l'effarouchement de l'âme, avec le désir et les aspirations qu'elle recèle. Tendus dans « la nuit (qui n'est plus/Qu'une route », les Mages sont guidés par la faim, « car la faim est une étoile » (p. 14).

La lampe, la lumière vient-elle cependant combler le désir et l'espérance ? Ne serait-elle pas ce désir et cette espérance mêmes ? « Ô clarté de la faim », écrit Fréchette (p. 14).

2. *Le Retour*, p. 46.

L'étoile, qui est tout à la fois la faim et la clarté de la faim, correspond peut-être à ce que Vadeboncœur appelle la joie. Contrairement au désir, qui n'est que faim, l'étoile est « besoin et satisfaction tout à la fois ressentis, et persistants l'un et l'autre sans finir³ ». La communion en Dieu à travers la création, l'expérience mystique, l'expérience de la présence n'admet pas de traduction. Rendue par les mots, elle s'éloigne, la présence se résorbe et ne subsiste plus qu'entre les mots, sous forme d'absence. L'écriture de l'œuvre est son oubli, son abolition et sa recréation. L'expérience de la présence, comme celle de l'amour que décrit Vadeboncœur, se love dans la plénitude et la certitude de l'inaltérable : « De plain-pied avec votre être, je ne saurais sentir fléchir le mien⁴ ». Toute remise au monde de l'expérience s'ancre dans la précarité, celle des mots et celle de l'écoulement. C'est l'expérience de la revenue de ce côté-ci alors que, pour un instant, le poète pourrait dire comme Vadeboncœur : « J'étais passé pour un moment de l'autre côté de ce qui sépare⁵ ». Sans pertinence pendant l'expérience mystique, la mort recueille le poème et, dans le sein du périssable pris non plus comme le contraire de la vie mais bien comme son envers qui forme avec elle l'Ouvert rilkéen, le poème unit les mots et le silence, la mort, l'écoulement et la rondeur de l'éternel, une sorte de « dépassement de la mort par le haut », dépassement qui est mort et élévation, mort et renaissance dans un temps inaltérable, immobile, promesse d'éternité. Pour rendre l'expérience, la communion mystique ne peut désormais que passer par la création qui sépare de ce qui est incréé :

3. Pierre Vadeboncœur, *L'Absence*, Montréal, Boréal, 1985, p. 141.

4. *Ibid.*, p. 124.

5. *Ibid.*, p. 141.

Nous,
 En terre des troupeaux et des feuilles,
 Fonder l'élégie sur les pierres
 Ô sacrifice,
 Pour te rejoindre en ta Beauté primordiale
 Et ton amour. (...)

Et demeurer patiemment tes amis,
 Au seuil de cette transparence
 Qui nous unit à l'éternel⁶.

Après l'enivrement de la mémoire nulle, de la pure contemporanéité des époques, des vivants et des morts, le poème est retour: « ah blessé je reviens des rives d'Été! / mon clair émoi me tend une lyre / souple chant détaillant la rumeur / de l'enfance: verger, table, lampe...⁷ » Il chante les harmonies du monde, il voit « chaque chose (qui) s'ajuste à la paix brune⁸ »:

chaque chose de l'été
m'étant devenue sœur
je chante à même l'Été
le simple chant de l'enivré⁹

Au seuil de la transparence, l'homme, privé de la présence de Dieu depuis l'Ascension du Christ auprès de son Père, devra « foule(r) l'herbe jaunie et les tombes » (p. 49), être « patient dans la campagne / Comme une grive qui s'attarde » (p. 49). L'homme est cet oiseau en attente de migration qui erre dans les

6. *Le Psautier des Rois*, p. 38.

7. *La Sagesse est assise à l'orée*, p. 37.

8. *Le Corps de l'Infini*, p. 130.

9. *La Sagesse est assise à l'orée*, p. 35.

terres dévastées. La migration des oiseaux, comme l'Ascension du Christ auprès du Père, est le voyage des âmes après la mort qu'attend patiemment l'homme, faisant l'épreuve de l'impatience, séparé de la transparence par le « dur réel à étreindre » rimbaldien, par les inlassables travaux de la terre qui préparent à la mort : « L'ange des labours à l'épaule du pays¹⁰ ». Le travail de la terre, les labours sont ceux du cœur, lent paysan qui se prépare à recevoir le Christ. Recueillir en son cœur la Beauté du monde et l'accorder à sa foi. Effectuer chaque jour les travaux de la terre comme on mène paître les agneaux à la montagne, dans « la poussière éclairante/et la rumeur des troupeaux¹¹ » qui rentreront « fourbus de séjour¹² ».

les troupeaux en longues files musicales déchirent les sommets le berger trahit des étés inconnus vers la mort toujours plus somptueuse vont les troupeaux que l'éternité gagne le bleu de l'air est intense et la musique sature de paix infinie les vallées quel dieu triomphe en chaque agneau¹³ ?

L'ange revient en même temps que l'oiseau de sa migration et rapporte la promesse du printemps, « exergue des oiseaux¹⁴ » :

10. *Le Corps de l'Infini*, p. 94.

11. *Le Psautier des Rois*, p. 41.

12. *Ibid.*, p. 124.

13. *L'Altra Riva*, p. 53.

14. *Le Corps de l'Infini*, p. 94.

*Beaux oiseaux d'écorce
vous revenez avec l'avril
— plumage et branche
d'un seul tenant d'humilité¹⁵ —*

*

La Vierge, «... jeune accouchée du mystère de l'arbre¹⁶» : livré comme un éclair, ce fragment fait partie du premier recueil de Fréchette. Or il semble que ce n'est que dans *Le Psautier des Rois* que la figure du Christ-pommier est enfin donnée et travaillée, où enfin les bourgeons, la floraison, les fruits et leur mûrissement forment l'allégorie de la résurrection du pommier dénudé par l'automne, humble, sans feuilles, qui a servi de croix au Christ.

L'élan vers la vie est aussi sa consommation, il est élan vers la mort. Quand commence le Carême, les chrétiens «s'ajustent à l'élan de celui/Qui a bondi tel un faon vers sa Passion/Comme dit Eckart le polaire» (p. 16). Ce qui pousse à vivre pousse vers la souffrance, vers l'expiation, vers la passion, passage obligé par la mort pour renaître.

Le Christ en croix ressuscite comme un arbre fleurit : «Il est doux comme l'enfance, il est suspendu/ Comme le cerisier en fleurs sur le cal/ De nos journées¹⁷». Le printemps, la résurrection de la nature, le moindre mouvement du monde témoigne de la présence de l'esprit qui souffle comme le vent, faisant

15. *La Sagesse est assise à l'orée*, p. 23.

16. *Le Corps de l'Infini*, p. 13.

17. *Le Psautier des Rois*, p. 29.

bruire les feuilles, « Vers les vergers/beaux abrégés du vent¹⁸ ».

« Voici le Temple : verger en fleurs ! (...) fleurir telle fut la fin¹⁹ ». Cette conclusion est renaissance, c'est la mort vaincue, traversée, c'est le triomphe de la vie perpétuelle sur la mort incessante.

*

Quand, à l'automne, passent « les longues caravanes criardes des oies », que « les plis des labours/sont renversés/sur le couchant des arbres », le regard se lève sur « la terre natale comme la paume la plus nue²⁰ » :

*derrière les granges s'échelonnaient les sillons désertés
une grappe avait été laissée à la treille funèbre
désormais les rares oiseaux chantaient une dernière ode
un bref cerf déchirait l'orée en flammes²¹*

C'est alors que « les lampes s'allument/contre la nuit » et que le cœur, lent paysan, rentre en lui-même et s'illumine. *Bougeoir du cœur.*

18. *Le Corps de l'Infini*, p. 15.

19. *Ibid.*, p. 80.

20. *L'Altra Riva*, p. 43.

21. *Le Corps de l'Infini*, p. 53.